



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 55 (2021), p. 25-32

Mathieu Eychenne, Élodie Vigouroux, Abbès Zouache

«Circumferendo passim bello». Introduction

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711288	<i>Karnak-Nord XI</i>	Colin Hope
9782724711622	<i>BIFAO 126</i>	
9782724711059	<i>Les Inscriptions de visiteurs dans les Tombes thébaines</i>	Chloé Ragazzoli
9782724711455	<i>Les émotions dans l'Égypte Ancienne</i>	Rania Y. Merzeban (éd.), Marie-Lys Arnette (éd.), Dimitri Laboury, Cédric Larcher
9782724711639	<i>AnIsl 60</i>	
9782724711448	<i>Athribis XI</i>	Marcus Müller (éd.)
9782724711615	<i>Le temple de Dendara X. Les chapelles osiriennes</i>	Sylvie Cauville, Oussama Bassiouni, Matjaž Kačičnik, Bernard Lenthéric
9782724711707	????? ?????????? ?????????? ???? ?? ????????	Omar Jamal Mohamed Ali, Ali al-Sayyid Abdelatif
?? ???? ?? ??????? ??????? ?? ????????? ?????????? ??????????????		

« *Circumferendo passim bello* »

Introduction

LA PUBLICATION de ce dossier des *Annales islamologiques* sonne et résonne tragiquement à nos oreilles, comme un rappel dissonant de la prégnance de la guerre dans les sociétés humaines et de ce qu'elle révèle des hommes et des sociétés. En effet, à l'heure où nous mettons la dernière main à cette introduction, elle se pourlèche à nouveau les babines en Europe et se rappelle au mauvais souvenir de tous ceux qui oubliaient qu'ailleurs, en particulier au Yémen et en Syrie, elle continue avec la régularité mécanique d'un automate à semer la mort et la désolation dont elle se nourrit.

* * *

Intitulé *Villes et espaces en guerre dans le monde islamique médiéval*, ce dossier participe d'une réflexion collective, initiée depuis plus d'une dizaine d'années, sur la structuration par et pour la guerre, entre le IV^e/X^e et le début du X^e/XVI^e siècle, des sociétés de l'Orient que par conformisme, nous continuons à qualifier d'« islamique », terme qui renvoie seulement, dans cette introduction, aux territoires régis par un pouvoir se réclamant de l'islam.

Depuis 2008-2009, une équipe pluridisciplinaire de chercheurs issus d'horizons variés partagent leurs analyses sur le phénomène guerrier dans le cadre d'ambitieux programmes

* Mathieu Eychenne, Université Paris Cité, Laboratoire ICT – Les Europes dans le monde (UR 337), mathieu.eychenne@u-paris.fr

** Élodie Vigouroux, chercheur associé à l'Institut français du Proche-Orient, elodie.vigouroux@gmail.com

*** Abbès Zouache, Directeur des études, Ifao, azouache@ifao.egnet.net

de recherche¹. Tous ont accepté de s'intéresser à un champ de recherche dont nous avons constaté qu'il était peu étudié en tant que tel par les médiévistes arabisants. D'abord basés à l'Institut français d'archéologie orientale du Caire (Ifao) et l'Institut français du Proche-Orient (Ifpo), ces programmes ont rapidement associé d'autres institutions françaises et arabes², en particulier l'université Ayn Shams et, à partir de 2017, le Centre français d'archéologie et de sciences sociales (Cefas), devenu Centre français de recherche de la péninsule Arabique (Cefrepa) en 2021. Ils ont en commun d'interroger toutes les dimensions de la guerre, politiques, sociales, économiques et culturelles, à rebours donc de l'historiographie traditionnelle de l'Orient médiéval, qui l'abordait de manière parcellaire, sans se demander s'il était ou non pertinent d'en faire la matrice des sociétés.

Pour tenter de répondre avec quelque justesse à une telle question, les chercheurs guidés depuis Le Caire, Damas, Lyon, Paris ou Koweït City par Mathieu Eychenne (Ifpo, Damas et Beyrouth, puis université Paris Cité), Abbès Zouache (Ifao, Le Caire, puis Cnrs UMR 5648 CIHAM, Lyon, Cefrepa, Koweït City et à nouveau Ifao, Le Caire) puis Ahmed Elshoky (université Ayn Shams, Musée d'Art Islamique, Dār al-Kutub wa-l-Waṭā'iq al-Qawmiyya al-Miṣriyya, Le Caire), ont ouvert de nombreux chantiers de recherche et organisé plusieurs colloques et journées d'études, qui ont donné lieu à la publication d'ouvrages et dossiers de revues résolument pluridisciplinaires³. L'un de ces chantiers portait sur la thématique de la ville en guerre, qui a fait l'objet d'un questionnement spécifique, notamment lors d'un colloque organisé au Caire en 2011, dont les actes ont été publiés au sein de l'ouvrage *Guerre paix dans le Proche-Orient médiéval (x^e-xv^e siècle)*⁴. La réflexion sur cette question s'est ensuite prolongée à l'occasion du panel « Cities at War in the Medieval Islamic World », proposé en 2016 par Élodie Vigouroux et Abbès Zouache à Helsinki, dans le cadre du treizième congrès international d'histoire urbaine organisé par l'Association européenne d'histoire urbaine. Cet atelier a servi de fondement à un ouvrage collectif sur la ville en guerre que nous avons, à la demande du directeur de publication des *Annales islamologiques* d'alors, Frédéric Abécassis, converti en dossier de cette revue. L'atelier d'Helsinki était centré sur l'Orient. En décidant de publier un ouvrage sur la thématique qui y avait été discutée, nous avons décidé de l'élargir au Maghreb et à la péninsule Ibérique. Lorsqu'il s'est mué en dossier des *Annales islamologiques*, ce projet de

1. Dernier programme, qui est en cours : « La guerre dans le Proche-Orient médiéval (xi^e-xv^e siècle) : transmission des savoirs, pratiques sociales et approche sensible ». Voir la page qui lui est dédiée sur le site internet de l'Ifao : IFAO – Opérations scientifiques en cours (egnet.net).

2. Dont le Musée Islamique du Caire et Dār al-Kutub wa-l-Waṭā'iq al-Qawmiyya al-Miṣriyya.

3. Par exemple, les colloques s'étant tenus à Damas en 2010 et au Caire en 2011, dont les actes ont été publiés : M. Eychenne & A. Zouache (dir.), *La guerre dans le Proche-Orient médiéval, État de la question, lieux communs et nouvelles approches*, Ifao et Ifpo, Le Caire, 2015 ; M. Eychenne, S. Pradines, A. Zouache (éd.), *Guerre et paix dans le Proche-Orient médiéval (x^e-xv^e siècle)*, Ifao et Ifpo, Le Caire, 2019. Voir aussi les dossiers des *Annales islamologiques* 43, 2009 (paru en 2010, dirigé par Abbès Zouache et intitulé « La guerre dans le monde arabo-musulman médiéval (iv^e-ix^e/x^e-xv^e siècle) : perspectives anthropologiques ») ; 48.1, 2014 (consacré au corps dans l'espace islamique, notamment au corps violenté, et dirigé par Pauline Koetschet et Abbès Zouache).

4. Références dans la note précédente.

publication s'est quelque peu enrichi, au-delà de la ville, d'une réflexion sur la notion d'espaces de la guerre, qui dépasse largement les seules considérations sur les conséquences matérielles des combats pour s'intéresser aux perceptions et représentations de l'espace – du territoire ou de la ville – marqué par la guerre.

* * *

Le présent dossier ajoute donc une nouvelle pierre à l'édifice qui est patiemment édifié dans le cadre des programmes de recherche que nous avons évoqués, et qui vise à montrer en quoi la guerre modela en profondeur les sociétés médiévales. Au ^{iv}/^x siècle, borne chronologique que nous avons choisie parce que ce siècle nous paraît constituer un moment décisif dans l'évolution de la conceptualisation et de la pratique de la guerre, le processus de militarisation du pouvoir entamé à l'époque précédente dans l'ensemble du monde islamique était déjà avancé. Rien, par la suite, ne ralentit ce processus. Au contraire, en Orient surtout, des dynasties militaires s'imposèrent dans la durée. Elles créèrent même une forme particulière de pouvoir que les médiévistes appellent désormais presque unanimement « le sultanat », auquel les *Annales islamologiques* ont consacré un dossier en 2013 et que nous avons tendance à qualifier de « militaire »⁵.

La militarisation du pouvoir fut en grande partie une des conséquences de la délégation, voulue ou imposée, par le(s) calife(s), de la conduite de la guerre à des combattants professionnels ou semi-professionnels, libres ou de condition servile et souvent non arabes, soit turcs, berbères, arméniens, iraniens ou kurdes. Ils s'accaparèrent le pouvoir en prenant généralement soin de s'appuyer sur des élites civiles et religieuses dont ils étaient censés assurer la sécurité et auxquels ils promettaient volontiers paix et prospérité. Sous le gouvernement de ces hommes pour qui la guerre était *a priori* une « raison d'être », la société entière se fit « guerrière ». En effet, l'état de guerre constituait largement « l'état normal de la vie sociale ». En outre, s'ils adoptèrent bien des éléments essentiels des cultures des hommes et des femmes auxquels ils s'imposaient, certaines de leurs croyances, valeurs et pratiques propres se répandirent dans l'ensemble du corps social⁶.

Les articles réunis ici montrent que les hommes de guerre et de pouvoir marquèrent durablement de leur empreinte les territoires qu'ils contrôlaient et où ils pérégrinaient. Ils confirment aussi que le rapport à l'espace des professionnels de la guerre mais aussi des

5. *AnIsl* 46, 2013. Le dossier, publié sous la direction de Sylvie Denoix, s'intitule : « L'exercice du pouvoir à l'âge des sultanats. Production, manifestation, réception ». Voir l'introduction, par Sylvie Denoix, p. 3-12.

6. Nous nous appuyons ici sur l'ouvrage d'Alejandro M. Rabinovich, *La société guerrière. Pratiques, discours et valeurs militaires au Rio de la Plata, 1806-1852*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2013, disponible sur Internet : <https://books.openedition.org/pur/42934>. Il souligne, par exemple, dans l'introduction (<http://books.openedition.org/pur/42937>) : « Les anthropologues parlent de "société guerrière" pour désigner des groupes qui, à l'intérieur d'une société donnée, font de la guerre leur raison d'être. La société guerrière telle que nous l'étudions comprend des "sociétés guerrières" dans le sens anthropologique mais elle ne se limite pas au monde des guerriers ni à celui des militaires. Il s'agit d'un concept qui rend compte de la société dans sa totalité. »

autres hommes qui combattaient à leurs côtés, civils en armes ou nomades qu'ils enrôlaient ou contre lesquels ils combattaient, n'était pas uniforme ni empirique. De manière générale, leur rapport à l'espace dépendait des moyens humains et des outils dont ils disposaient. Par exemple, il est probable que nombre d'entre eux bénéficièrent très tôt de représentations cartographiques, même si les témoignages manquent, qui permettraient de l'affirmer sans précaution rhétorique.

Doit-on penser que les espaces utiles constituaient, à leurs yeux, une sorte de terrain de jeu qu'ils arpentaient soit pour y combattre, soit pour rappeler qu'ils les contrôlaient ? Peut-être. Mais l'essentiel est probablement ailleurs, dans le fait que la guerre et sa récurrence, la préparation qu'elle exigeait et les destructions/reconstructions qu'elle occasionnait, façonnaient profondément la configuration même des espaces. La guerre s'imposait même, dans une certaine mesure, aux contraintes géographiques qu'en ville elles arasaient. Pour peu que le combat qui s'y déployait était de quelque envergure, le champ de bataille lui-même ne constituait pas qu'un simple lieu d'affrontement. *Ḥaṭṭīn*, *ʿAyn Ḡālūt*, etc., entrèrent dans la mémoire collective dès lors que les batailles qui s'y déroulèrent furent considérées comme suffisamment mémorables.

* * *

Depuis l'apparition de l'islam puis sa constitution par ses fidèles en califat ou, selon le terme aujourd'hui le plus répandu parmi les médiévistes européens et américains, en « empire », la ville apparut bien comme un lieu privilégié de l'incarnation et de la mise en scène du pouvoir souverain, de ses manifestations publiques et de ses réalisations matérielles. Dès lors, la présence comme l'insertion des guerriers dans la cité modifia et configura durablement la morphologie urbaine autour de lieux de pouvoir portant la marque de la nature militaire des nouveaux gouvernants. Ainsi, la citadelle (*qalʿa* en Orient et *qaṣaba* en Occident) et ses fortifications constituèrent un lien structurant unissant la guerre – et ses spécialistes – à la ville. L'accroissement démographique, comme les évolutions dans la composition sociale ou ethnique de la population citadine, se répercutèrent sur les formes urbaines et entraînèrent, bien souvent, l'extension des faubourgs. L'espace de la ville islamique médiévale allait donc bien au-delà de son enceinte fortifiée.

Cette forme nouvelle de l'urbanisme, que l'historien Jean-Claude Garcin a défini comme « la ville des cavaliers » en référence à la spécificité et à l'excellence au combat de ces nouveaux guerriers – des archers montés à cheval d'origine souvent nomade – se diffusa en Orient comme, dans une certaine mesure, dans l'Occident islamique, non sans des spécificités régionales ou locales. Nombre d'aménagements urbains – hippodromes, portes, fortifications, marchés spécialisés ou demeures aristocratiques – peuvent en grande partie être perçus comme le reflet de la culture de guerre que la militarisation du pouvoir contribua à répandre dans la société. Des espaces furent spécifiquement aménagés pour la pratique de rituels liés à la guerre (mobilisation des troupes, revues militaires, manifestations lors du retour victorieux des armées, exposition de trophées, processions funéraires, etc.). Les villes du monde islamique médiéval abritaient les garnisons, les ateliers de fabrication des armes, les lieux de pouvoirs... Nombreuses étaient celles qui existaient alors notamment par et pour la guerre.

À plus grande échelle, la conquête puis le contrôle d'une région impliquaient donc généralement de s'emparer puis d'occuper les principaux centres urbains, lieux de l'installation du pouvoir souverain et de ses représentants. De fait, à partir des ^{v^e}/_{XI^e} et ^{vi^e}/_{XII^e} siècles, les villes devinrent progressivement la cible principale des entreprises guerrières d'envergure et, par conséquent, un théâtre privilégié des combats, répandant la guerre de siège comme un véritable modèle d'affrontement entre armées d'États constitués. La transformation des systèmes défensifs des villes, conçus afin de les adapter aux nouvelles techniques de siège et de combat, semble alors comme avoir constitué une priorité des princes, qui impulsèrent des politiques de travaux de grande ampleur que, parfois, comme dans le cas de la muraille ayyoubide du Caire, leurs successeurs poursuivirent. Ainsi, la protection d'une cité s'articulait-elle le plus souvent autour de la citadelle, des portes et des fortifications, transformant les villes en environnements très largement militarisés, ostentatoires et donc marqueurs de pouvoir, mais aussi équipés pour théoriquement résister aux armées assaillantes comme aux révoltes internes.

La guerre, avec son lot de violence, de peurs et de destructions, s'invitait régulièrement dans les villes, que celles-ci eussent aiguisé la convoitise des ennemis de l'islam ou bien qu'elles eussent été au centre des enjeux de domination et de pouvoir entre factions militaires rivales ou entre dynasties régnantes. Elle pénétrait d'abord le territoire de la ville par son arrière-pays rural avant de frapper ses faubourgs, et, enfin, son cœur fortifié. Les villes furent bouleversées par des entreprises militaires de grande envergure, telles les expéditions de croisades, les expansions almohade et almoravide, la *Reconquista*, ou encore les invasions turco-mongoles. Ces entreprises affectèrent inévitablement les villes de toutes tailles qui, en tant que centres de pouvoir et places commerciales, concentraient les richesses et constituaient donc des objectifs incontournables en temps de guerre. En effet, même si leurs fortifications pouvaient parfois être sommaires, elles disposaient de ressources importantes en hommes, en vivres, en matériel, qui les rendaient attractives mais facilitaient aussi leur résistance. Les centres urbains – plus que les châteaux en territoire rural – étaient alors maîtres de l'espace.

* * *

L'historien peut repérer dans les sources à sa disposition, en particulier dans les sources narratives, les conséquences de la guerre sur différents espaces. L'archéologie vient parfois à son secours concernant l'espace urbain. C'est beaucoup moins le cas pour le champ de bataille. En effet, l'archéologie du champ de bataille s'est développée en Europe et sur le continent américain depuis plusieurs décennies, mais non dans les pays qui appartenaient à l'espace islamique médiéval⁷. Le spécialiste de la guerre ne peut que rêver à la mise au jour et à l'étude des corps et des équipements des combattants qui moururent par milliers à l'Ager sanguinis (1119),

7. Voir ce qu'écrivait Abbès Zouache dans « Corps en guerre au Proche-Orient (fin ^{v^e}-^{vii^e}/_{XI^e}-^{xiii^e} siècle). La mort – Les cadavres », *AnIsl* 48.1, 2014, p. 301-344. Récent état des lieux sur l'archéologie du champ de bataille en Amérique latine : Carlos G. Landa, Odlaner Hernández de Lara (éd.), *Arqueología en campos de batalla: America Latina en perspectiva*, Aspha, Ciudad Autónoma de Buenos Aires, 2020.

Ḥaṭṭīn (1187), Maṣūra (1250), ‘Ayn Ġālūt (1260), etc. Mais le rêve ne peut devenir réalité, vu l’état d’occupation et/ou de conservation des sites, leur accessibilité et les réticences que l’archéologie du champ de bataille continue à susciter dans nombre de pays – réticences qui ont pour corollaire l’absence de moyens qui lui sont dédiés. Il doit donc se contenter, au Proche-Orient, des travaux réalisés sur des sites moins importants et moins mémorables, par exemple des précieuses fouilles réalisées au château de Ḥiṣn Bayt al-Aḥzān/Vadum Jacob, au nord-est du lac de Tibériade, que Saladin prit par la force en 1179 et qui fut incendiée. Cependant, il peut utiliser les fouilles ou les prospections réalisées sur des sites de la péninsule Ibérique – Aljubarrota (Portugal, 1385) ou plus récemment Las Navas de Tolosa (1212), etc.⁸ –, même si nombre d’archéologues regrettent leur nombre réduit ou leur qualité insuffisante⁹.

Les fouilles en milieu urbain, certes encore trop peu nombreuses, peuvent compléter ou infirmer les informations livrées dans les sources narratives, qui font de la ville une cible privilégiée de la guerre. L’assaillant installait ses camps en périphérie, les portes se fermaient, et la vie urbaine devait se réorganiser. Souvent, du fait de l’afflux de réfugiés, la population se trouvait grossie, les comportements quotidiens s’en trouvaient nécessairement modifiés, les ressources devaient être gérées en conséquence et la circulation des biens et des personnes était entravée. Une société et une économie de guerre se mettaient en place.

Les villes étaient souvent défendues par des remparts, ainsi que par une citadelle qui focalisait la plupart des attaques. Les sièges pouvaient parfois s’avérer très longs et durer de quelques jours à plusieurs années. Les combats d’abord concentrés dans les quartiers extérieurs cherchaient à exploiter la vulnérabilité des défenses, les engins de sièges endommageaient les enceintes et atteignaient souvent l’intérieur de la cité. Du x^e au xv^e siècle, les techniques de siège évoluèrent parallèlement aux techniques de fortification. Lorsque les négociations, qui étaient presque systématiques, avaient échoué, le siège de la ville se prolongeait. La guerre gagnait alors le cœur de la cité ; la violence envahissait ses rues. Les récits de pillages et de massacres sont légions, dans les sources narratives. Au-delà du traumatisme qu’ils engendraient, ils perturbaient la vie économique et sociale à moyen terme. Le pendant indissociable du pillage, l’incendie, parachevait l’œuvre de destruction et laissait, cette fois à long terme, le souvenir du conflit dans un paysage urbain que la ruine devait progressivement contribuer à réinventer. La configuration spatiale de la ville conditionnait l’armée et l’armement de l’assiégeant et la nature, le rythme et

8. Voir par exemple Manuel Gabriel López Payer, María Dolores Rosado Llamas, Miguel Soria Lerma, Jose M. Gallardo Fuentes, Rosario Villegas Sánchez, « Prospección arqueológica superficial en la zona de desarrollo de la batalla de las Navas de Tolosa (Santa Elena, Jaén) », *Anuario arqueológico de Andalucía* 1999, vol. 2, 2002 (Actividades sistemáticas y puntuales), p. 176-182. Sur Aljubarrota, voir les références citées par Abbès Zouache dans l’article cité dans la note précédente.

9. Par exemple, Mario Ramírez Galán écrivait en 2016 : « La arqueología de campos de batalla y la *battlefield archaeology* son el mismo concepto en diferentes idiomas, pero en la práctica es todo lo contrario, puesto que no es equiparable la importancia que tiene esta rama de la ciencia arqueológica en el mundo anglosajón a la que tiene en nuestro país. En España, hasta la fecha, hablar de arqueología de campos de batalla, y sobre todo de época medieval, es una utopía. » Voir Mario Ramírez Galán, « Archaeology and Battlefields in Ciudad Real », *Archaeological Research & Ethnographic Studies* 4, 2016, p. 63-74 (citation p. 64). Il s’explique sur ce constat p. 71.

l'intensité des combats qui s'y déroulaient. Ainsi, aussi bien par les destructions causées lors des combats que par les politiques de reconstruction engagées à court et moyen termes par les souverains et leurs représentants, la guerre apparaît alors comme un puissant moteur de la transformation des villes et de la recomposition urbaine à la fin du Moyen Âge. La guerre constitue aussi un formidable révélateur permettant de réinterpréter l'histoire urbaine et sociale du monde islamique médiéval, d'appréhender la « ville en contexte », d'en dresser une histoire de l'espace vécu.

* * *

« Réinterpréter ». Ce terme en dit long sur le travail de l'historien, qui est si dépendant de ses sources qu'il n'a *a priori* guère d'autres choix que d'en reproduire les biais. Les plus nombreuses et les plus riches sont des sources littéraires, qui posent tant de problèmes qu'il en vient naturellement à douter de sa capacité à reconstituer des événements et même à en comprendre la portée. Comme pour toute production littéraire, la question de la structuration narrative, de la démarche historiographique et de la vocation mémorielle du discours sur la guerre comme du récit des événements guerriers se pose avec force. Dans la documentation théorique (qui traite aussi bien des aspects techniques et stratégiques, des ressources ou encore des pouvoirs et des populations) comme dans les sources narratives, la guerre est bien présente et représentée ; elle y occupe une place et une fonction bien déterminées. Depuis plus de deux décennies, les conditions d'élaboration de la production littéraire médiévale en langue arabe font l'objet d'attentions soutenues dans la recherche scientifique. Un tel « tournant littéraire » des sciences sociales, qui gagne donc à son tour les études arabes médiévales, est particulièrement sensible aux techniques discursives et *topoi* mis en œuvre par les polymathes médiévaux, aux intentionnalités du discours écrit ou encore aux modalités de réception des textes par un lectorat et un auditoire. À ce titre, la narration des épisodes guerriers – parmi lesquels les récits de siège – ne peut se soustraire à ce type de questionnements portant aussi bien sur la forme que sur le fond des discours car, faute de données archéologiques suffisamment représentatives, les textes demeurent l'accès privilégié au phénomène de la guerre dans le monde islamique médiéval. Partir d'abord des textes – c'est bien là le point commun de toutes les contributions de ce dossier – a l'avantage d'aider l'historien à imaginer le « monde en soi » (Philippe Contamine) qu'était la guerre médiévale. Pour autant, il sait que seul le croisement des sources, lorsqu'il est possible, est susceptible de lui éviter de se contenter de transformer en vérité les représentations transmises par les textes.

Plusieurs approches ont sous-tendu les travaux des différents contributeurs. Celle des représentations de l'espace de la guerre d'abord, qu'il s'agisse de l'espace narratif accordé aux récits guerriers dans les sources, de l'espace mémoriel accordé à telle ou telle bataille dans l'historiographie ou encore de l'espace géographique, à l'échelle du territoire ou de la ville, sur lequel les combats se déroulaient. Par exemple, la configuration de l'espace urbain ou du territoire déterminait-elle le déroulement des combats ?

C'est aussi une histoire attentive aux pratiques et aux usages sociaux de l'espace en temps de guerre qui est ici proposée. Cela impliquait alors de s'interroger sur la notion d'« espace vécu »

et de replacer les individus au centre de l'analyse. L'irruption de la guerre provoquait bien souvent une rupture de la norme tout en étant une remise en cause de l'ordre social et institutionnel, parfois jusqu'à le faire vaciller. Comment les citadins et plus largement les populations se préparaient-ils à la guerre, et la vivaient-ils ? Comment celles et ceux qui faisaient la guerre ou la subissaient se représentaient-ils l'espace en guerre ? Comment les usages du quotidien étaient bouleversés et transformés par les combats ? Centrer l'analyse sur les spatialités de la guerre implique enfin de prendre aussi en compte les temporalités de la guerre. En effet, elle ne se résumait pas à la période de combats proprement dite. Avant, pendant et après un siège, elle occupait les esprits et déterminait les actions, parfois contradictoires, des individus. Ramené à l'observation de la ville en contexte, il s'agit aussi d'étudier ce que révèlent les sources sur les usages de la cité dans les moments d'exception qu'étaient les conflits et la façon dont les usages du quotidien étaient bouleversés et transformés par les combats. La liste de questions posées ici n'est pas exhaustive mais ce dossier propose un pas de côté dans l'observation du phénomène guerrier, avec pour ambition programmatique d'introduire l'idée, à laquelle nous nous proposons ensuite de réfléchir plus systématiquement, d'une approche sensible de la guerre, appréhendée comme une expérience affective et sensorielle (auditive, olfactive et visuelle), aussi bien collective qu'individuelle.